

Acte I, scène 10

LE COMTE, *plus embarrassé*. — Tu te moques, ami!
L'abolition d'un droit honteux n'est que l'acquit d'une dette
envers l'honnêteté. Un Espagnol peut vouloir conquérir la
beauté par des soins; mais en exiger le premier, le plus doux
5 emploi, comme une servile redevance, ah! c'est la tyrannie
d'un Vandale, et non le droit avoué d'un noble Castillan.

FIGARO, *tenant Suzanne par la main*. — Permettez donc
que cette jeune créature, de qui votre sagesse a préservé
l'honneur, reçoive de votre main, publiquement, la toque
10 virginale, ornée de plumes et de rubans blancs, symbole de
la pureté de vos intentions: adoptez-en la cérémonie pour
tous les mariages, et qu'un quatrain chanté en chœur rap-
pelle à jamais le souvenir...

LE COMTE, *embarrassé*. — Si je ne savais pas qu'amoureux,
15 poète et musicien sont trois titres d'indulgence pour toutes
les folies...

FIGARO. — Joignez-vous à moi, mes amis!

TOUS ENSEMBLE. — Monseigneur! Monseigneur!

SUZANNE, *au comte*. — Pourquoi fuir un éloge que vous
20 méritez si bien?

LE COMTE, *à part*. — La perfide!

FIGARO. — Regardez-la donc, Monseigneur. Jamais plus
jolie fiancée ne montrera mieux la grandeur de votre sacri-
fice.

25 SUZANNE. — Laisse là ma figure, et ne vantons que sa
vertu.

LE COMTE, *à part*. — C'est un jeu que tout ceci.

LA COMTESSE. — Je me joins à eux, monsieur le Comte; et
cette cérémonie me sera toujours chère, puisqu'elle doit son
30 motif à l'amour charmant que vous aviez pour moi.

LE COMTE. — Que j'ai toujours, Madame; et c'est à ce titre

que je me rends.

TOUS ENSEMBLE. — Vivat!

LE COMTE, *à part*. — Je suis pris. (*Haut.*) Pour que la cérémonie eût un peu plus d'éclat, je voudrais seulement qu'on la remît à tantôt. (*À part.*) Faisons vite chercher Marceline.

INTRODUCTION

| Situer le passage

Le Comte tombe dans un véritable traquenard. Il se débat mais en vain. Figaro, Suzanne et la Comtesse conspirent pour l'obliger à remettre à Suzanne la toque virginale avant son mariage, sous le regard de tous ses « vassaux », c'est-à-dire les paysans et les valets qui travaillent sous son autorité féodale. Par ce geste solennel, en effet, le Comte s'engagerait, devant de nombreux témoins, à renoncer définitivement au fameux « droit de cuissage¹ » hérité des temps médiévaux. Figaro et Suzanne veulent ainsi protéger leur couple de la convoitise de leur maître. La Comtesse, quant à elle, espère ainsi forcer son époux à rentrer dans le droit chemin. En définitive, le Comte, forcé de se plier en public au stratagème de Figaro, décide d'empêcher le mariage de Suzanne et de ce dernier, en l'obligeant à épouser Marceline.

| Dégager des axes de lecture

Ce passage montre toute l'habileté de Figaro, qui, avec ses alliés, parvient à prendre le Comte au piège, du moins provisoirement. On voit aussi toute la virtuosité dramaturgique de Beaumarchais lui-même, qui utilise les sous-entendus et les apartés pour montrer qu'aucun des personnages principaux n'est dupe : chacun, ici porte un masque, et ces dialogues sont un véritable jeu d'escrime. Figaro et ses alliés, Suzanne et la Comtesse utilisent différentes armes, pour enfermer le Comte dans son personnage de souverain éclairé, l'obli-

1. Droit pour le seigneur féodal d'avoir un rapport sexuel avec toute jeune femme mariée sur ses terres.

geant ainsi à renoncer au droit de cuissage. Le Comte, qui, après avoir tenté en vain de s'extirper du piège, utilise une autre stratégie.

LA CONSPIRATION

CONTRE LE COMTE

Comment lutter contre un grand seigneur, quand on n'est qu'un simple valet ? Par la ruse : telle est l'arme favorite de Figaro, qui affirme avoir plus d'ingéniosité qu'il n'en faut « pour gouverner toutes les Espagnes » (V, 3). L'habile valet connaît les failles de son maître : il sait notamment que celui-ci, pour être abusif et arbitraire, n'en veut pas moins apparaître juste et honnête aux yeux de ses gens. Figaro, aidé de Suzanne et de la Comtesse, utilise la foule des « vassaux » pour obliger son seigneur à se conformer à l'image publique qu'il veut donner de lui-même.

L'usage de la flatterie

Figaro utilise l'arme de la flatterie, en honneur à l'époque dans les milieux courtois. Certes, il ne sous-estime pas le Comte : il sait bien que ce dernier n'est pas dupe de ses compliments aussi vains qu'exagérés. Mais devant ses vassaux, le maître féodal ne peut contredire l'image flatteuse que l'on présente de lui, d'autant qu'il avait promis d'abolir le droit du seigneur. Figaro insiste donc lourdement sur la « sagesse » du Comte et sur la « pureté de [ses] intentions ». Suzanne lui prête main-forte : à son tour, elle vante hypocritement la « vertu » de celui qui vient d'essayer de la séduire. La Comtesse, enfin, célèbre avec autant d'ironie la fidélité de son mari. Mais, elle est la seule à laisser percer son ironie, par le temps du verbe qu'elle utilise, quand elle évoque devant le Comte « l'amour charmant qu'[il] av [ait] pour [elle] ». Ce dernier, du reste, sent bien la pique, et rectifie aussitôt, en mettant le verbe avoir au présent.

Bon seigneur et bon mari : les conspirateurs composent un portrait du Comte qui, évidemment, correspond à l'image qu'il veut donner, mais qui, de fait, constitue un véritable contre-portrait, un reflet inversé de sa vraie nature. Beaumarchais, par la négative, montre donc

son personnage féodal comme ce qu'il est, c'est-à-dire menteur, cupide, arbitraire et volage.

L'usage de la foule et des symboles

Figaro, en bon « meneur du peuple », sait utiliser ce dernier — représenté ici par les « vassaux » réunis — pour faire pression sur le Comte. Lorsque ce dernier commence une tirade embarrassée pour tenter de se tirer d'affaires, le valet n'hésite pas à lui couper la parole, pour faire appel à la foule : « Joignez-vous à moi, mes amis ! » Ce stratagème fonctionne si bien que la deuxième intervention de la foule (« Vivat ! ») est spontanée : Figaro n'a même plus besoin de les solliciter. Complices inconscients et involontaires du rusé valet, les vassaux, croyant rendre hommage à un maître juste et sincère, accablent en fait un fourbe pris au piège.

Si Figaro montre qu'il connaît le pouvoir des mots, il ne néglige pas pour autant celui des symboles. Au début de la scène, il est précisé qu'il tient à la main « une toque de femme, garnie de plumes blanches et de rubans blancs ». C'est cette « toque virginale » qu'il demande au Comte d'offrir en public à Suzanne, au début de ce passage. Par ce geste symbolique, le Comte renoncera solennellement à toute prétention présente et future sur ses servantes. Pourquoi ce rite, alors que le Comte a déjà renoncé verbalement à son « droit » ? Nul n'ignore quel poids peuvent avoir, dans la vie d'une collectivité, les rites et les symboles : ceux-ci ne remplacent pas les mots, mais en accroissent la portée. Ils constituent un autre langage, peut-être plus puissant et plus direct. Le blanc, symbole de pureté, est judicieusement choisi dans ce contexte. Il est également significatif que Figaro « [tienne] Suzanne par la main ». Ce geste est lui aussi symbolique, préfigurant en quelque sorte leur mariage : le valet montre au Comte, sans en avoir l'air, que Suzanne lui appartient.

L'ironie

La comtesse laissait transparaître son ironie devant son époux. D'une façon moins explicite, Figaro et Suzanne se jouent aussi du

Comte et le lui font sentir. La servante utilise, comme Figaro, l'hyperbole, figure de l'exagération: quand elle évoque devant son séducteur «un éloge qu'[il] mérit[e] si bien», elle remue le couteau dans la plaie, et lui rappelle subtilement qu'elle le tient à sa merci, car elle connaît la vérité, et pourrait la révéler, ternissant ainsi l'image publique qu'il tient à préserver.

Figaro, de son côté, se montre plus acerbe encore. Se sentant victorieux, il jubile et accable son adversaire. En insistant sur les charmes de Suzanne, qui soi-disant révèlent la «grandeur» du «sacrifice» (l. 23) que le Comte a consenti, il fait sentir à ce dernier, en réalité, tout le poids de sa défaite, et la valeur de ce qu'il a perdu.

LE COMTE PRIS AU PIÈGE

On se représente aisément les sentiments qui agitent le Comte dans cet extrait. Furieux mais impuissant, il se débat d'abord, maladroitement, puis semble accepter sa défaite et «se rendre»: ce sont les termes qu'il utilise en répondant à son épouse. Mais un personnage aussi orgueilleux et passionnel ne peut s'avouer vaincu si vite. Dans un dernier sursaut, à la fin de l'extrait, il reprend l'initiative en élaborant un autre plan.

La comédie du despote éclairé

Figaro le sait: il n'est personnage si puissant qui n'ait sa faiblesse, et c'est par ce point faible qu'on peut le manipuler. Si le Comte se comportait publiquement en brute tyrannique, sans aucun souci de son image, la stratégie que mène ici le valet serait totalement inefficace. Mais ce n'est pas le cas: nous sommes au XVIII^e siècle, et le Comte veut apparaître comme ce que les philosophes Voltaire et Diderot appelaient un «despote éclairé». On le voit aussi très nettement dans la scène du procès, à l'acte III, où le Comte, dans sa fonction de juge suprême, veut se présenter comme le garant du droit. Dans la théorie du «despotisme éclairé», le chef politique use de la force pour faire respecter, non sa volonté propre et son caprice, mais la volonté générale et la morale publique. C'est pourquoi le Comte

refuse tout éloge pour avoir aboli « un droit honteux ». Accepter d'être glorifié pour cela reviendrait à admettre qu'un « noble Castillan » ne vaut guère mieux qu'un « Vandale² » d'autrefois (l. 6).

La comédie du chevalier galant

Outre l'image d'un despote éclairé, le comte veut donner de lui-même l'image d'un noble galant et chevaleresque : c'est l'autre aspect, plus souriant, de la culture aristocratique sous l'Ancien Régime. Un homme de la noblesse n'est pas toujours cantonné dans ses fonctions sérieuses de guerrier, de juge ou d'administrateur : c'est aussi un homme du monde, qui aime les femmes et les plaisirs. Le Comte entend bien se conformer à cette image, mais sans pour autant encourir le reproche d'être un vil séducteur. Dans sa première réplique, il affirme qu'il est légitime de « vouloir conquérir la beauté par des soins » c'est-à-dire en usant des moyens honnêtes et raffinés de la séduction : charme, esprit, galanterie vis-à-vis des femmes. Mais il sent que ce plaidoyer en faveur de la galanterie risque d'attirer sur lui des soupçons. C'est pourquoi il « neutralise » cette image galante et la rend inoffensive, à la fin de l'extrait, en l'enfermant dans le cadre strict du mariage. La protestation d'amour qu'il fait publiquement à la Comtesse (l. 31, 32) préserve à la fois son image de chevalier galant et de bon époux : il jouit ainsi, aux yeux de ses vassaux, du double prestige de la galanterie et de la moralité.

Pris au piège, mais pas dupe

Le Comte mérite bien des reproches, mais pas celui d'être un sot. S'il l'était, Figaro aurait moins de mérite à le piéger, et son intelligence d'homme du peuple serait beaucoup moins mise en valeur. Dupe, le Comte ne l'est à aucun moment. Dès le début de l'extrait, quand il s'exclame : « Tu te moques, ami ! », la formule est à double sens. Il

2. Les Vandales, peuple barbare, s'étaient rendus tristement célèbres, dans les premiers siècles de notre ère, par leurs pillages et leurs exactions, d'où le terme de « vandalisme ».

veut surtout signifier à Figaro qu'il comprend sa mauvaise foi. Du reste, il affirme clairement, dans un aparté, que « c'est un jeu que tout ceci ».

Précisément, la moitié des répliques du Comte sont prononcées « à part ». C'est un procédé dramaturgique qui permet à l'auteur d'insister sur le contraste entre ce que dit le personnage et ce qu'il pense vraiment. Au théâtre, en effet, nous ne pouvons avoir accès aux pensées secrètes d'un personnage que par le truchement du monologue, quand le personnage est seul sur la scène, ou de l'aparté, quand il ne l'est pas. Les apartés, répliques inaudibles pour les autres personnages, dévoilent la lucidité du Comte — « Je suis pris » — et ses intentions cachées, qui constituent un moteur de l'action de la pièce : « Faisons vite chercher Marceline ».

En fait, au cours de cet extrait, nous voyons comment le Comte, d'abord décontenancé, se rétablit et reprend l'avantage : en effet, dans sa dernière réplique « à voix haute », c'est bien lui qui devient le manipulateur. Il obtient ainsi, sous prétexte de donner « plus d'éclat » à la cérémonie du mariage entre Figaro et Suzanne, un délai qui doit lui permettre de faire entrer Marceline en action. En effet, Marceline a les moyens de contraindre Figaro à l'épouser. En favorisant ses projets, le Comte ferait d'une pierre deux coups. D'une part, il se vengerait de la « perfide » Suzanne, en la privant de l'homme qu'elle aime ; d'autre part, il se réserverait un droit sur celle-ci, puisque dès lors elle serait toujours une fille célibataire.

CONCLUSION

Beaumarchais, dans ce passage, fait le procès de la noblesse, à travers la duplicité du Comte : il montre le contraste entre le mythe chevaleresque et la réalité tyrannique. C'est pourquoi il eut tant de mal à faire jouer cette pièce, il suggère que le peuple, aidé par un meneur habile, peut faire céder le pouvoir féodal. On voit enfin, dans cet extrait, une satire de la flatterie courtisane, et une preuve que, selon sa formule célèbre, « sans le droit de blâmer, il n'est pas d'éloge flatteur ».